

La Fonction didactique de L'Heptaméron de Marguerite de Navarre

Annette M. Thibodeau

/Extrait de la thèse de maîtrise "La Fonction des devisants dans L'Heptaméron de Marguerite de Navarre," écrite sous la direction de N. Trèves-Gold et H. Runte.7

L'Heptaméron de Marguerite de Navarre n'est pas qu'un simple recueil de contes. Les contes sont présentés et commentés par des personnages complexes. La fonction de ces "devisants" constitue, à notre avis, l'apport le plus important et le plus original de Marguerite de Navarre.

Un des aspects de cette originalité réside dans la fonction profondément didactique des devisants. La critique s'est surtout occupée du jeu des anagrammes afin d'identifier les personnages qui étaient les parents et les amis de l'auteur.

C'est justement sur cet enseignement didactique que nous allons nous pencher. Nous avons choisi deux personnages qui sont particulièrement représentatifs de cette fonction didactique.

Oisille est incontestablement le chef du groupe: les devisants se soumettent à elle et ils la respectent. Marguerite de Navarre a créé en elle un personnage courageux, noble et muni d'une foi personnelle; elle la présente aussi comme le chef religieux du groupe. Oisille est présentée comme "...une dame veuve, de longue expérience,"¹ qui s'est rendue à l'abbaye par ses propres moyens. Oisille possède la foi évangélique; elle a aussi une connaissance approfondie des livres saints et surtout de la Bible. C'est à Oisille que Parlamente s'adresse lorsqu'elle ouvre le débat sur la nécessité de trouver un "passe-temps agréable." Oisille répond en décrivant sa vie intérieure: une vie fondée sur la méditation et sur la lecture des Évangiles. Les devisants sont évidemment impressionnés par la qualité de la vie spirituelle d'Oisille, et ils se soumettent à son enseignement religieux "une bonne heure" chaque matin.

Le premier conte d'Oisille, le deuxième de L'Heptaméron, est un petit conte violent et sanglant qui glorifie la chasteté féminine. Une muletière d'Amboise, cruellement assaillie par le valet de son mari, défend sa chasteté jusqu'à la mort. Le valet frustré la tue à coups d'épée et s'enfuit. La muletière exsangue meurt quelques heures plus tard dans une atmosphère de sainteté et de piété et devient une martyre de la chasteté.

La vertu qu'Oisille enseigne dans ce conte est celui de la chasteté conjugale. Il vaut mieux mourir que de se laisser aller aux plaisirs charnels illicites. La résistance jusqu'à la mort est non seulement estimable mais elle mérite d'être imitée par toutes les femmes. Le ton de ce conte est extrémiste: la muletière, en plus d'être chaste, est d'une piété fervente; le valet non châtié incarne, lui, la concupiscence et la méchanceté.

Malgré sa fin violente, la muletière meurt admirablement, entourée des membres du clergé et d'amis, en confessant sa foi et en recevant les sacrements. Une telle mort est accordée par un Dieu qui distribue généreusement ses grâces aux pauvres comme à la noblesse. Oisille personnalise sa conclusion lorsqu'elle utilise le pronom personnel "nous":

Et, nous, qui sommes de bonnes maisons, devrions mourir de honte de sentir en nostre cueur la mondanité, pour laquelle éviter une pauvre muletière n'a point craint une si cruelle mort. (21)

Oisilla s'adresse à un auditoire de nobles, elle leur demande de s'identifier, de se confondre en pensée avec cette pauvre muletière. Marguerite de Navarre souligne l'importance et l'efficacité de ce procédé lorsqu'elle indique que "chascune pense en elle-mesme que, si la fortune leur advenoit pareille, mecroient peyne de l'ensuivre en son martire" (21).

Le dix-septième conte, le second des contes d'Oisille, exalte le courage personnel du roi François Ier, frère de l'auteur. Le comte Guillaume d'Allemagne, au service du roi, accepte de trahir et de tuer son souverain. La trahison est découverte et annoncée au roi. Au lieu de faire arrêter le traître, François s'éloigne seul avec celui-ci sans son garde-du-corps. Il s'agit d'un piège de la part du roi averti, mais Guillaume comprend que ce geste apparemment innocent est en effet une menace et un défi et il se retire de la cour

sans avoir osé aucun attentat.

Oisille ne semble pas être certaine des raisons qui ont poussé le roi à provoquer une action qui selon toutes les apparences est si imprudente. Elle s'interroge sur la conduite du roi et se demande s'il n'a pas voulu se mettre lui-même à l'épreuve pour "se contanter luy-mesmes d'experimenter la bonté et la hardiesse de son cueur" (136).

C'est Geburon qui éclaire le rapprochement entre le conte et la morale, car le comportement du roi vise à l'agrandissement de sa gloire personnelle: "Il y a long temps, dist Geburon, que les antiens nous ont painct que, pour venir au temple de Renommée, il falloit passer par celui de Vertu" (137). La fermeté et la hardiesse du roi vis-à-vis le danger personnel assurent donc sa gloire pour toute la postérité.

Si la glorification de ce genre de bravoure semble plutôt masculine, il faut se rappeler que le personnage d'Oisille reste fidèle à son modèle. Louise de Savoie, mère de l'auteur et du roi, a connu une vie mouvementée et violente aussi bien qu'élégante.² Ni les armes ni la chevalerie de l'époque n'ont effrayé Louise de Savoie.

Un gentilhomme du Périgord invite son beau-frère et un Cordelier chez lui à l'occasion de la naissance de son fils. Le Cordelier viole la nouvelle mère et s'enfuit. Celle-ci, désespérée, se suicide et tombe en mourant sur le nouveau-né qu'elle étouffe. Le beau-frère, croyant qu'elle a été tuée par le mari, à son tour tue ce dernier. Trois personnes innocentes meurent donc à cause de la concupiscence d'un Cordelier.

Ce vingt-troisième conte est surtout une mise en garde de la part d'Oisille contre les Cordeliers. Le ton moral et sérieux du conte diffère des farces qui ne font que se moquer de l'appétit sensuel des prêtres (voir surtout le 5^e, le 34^e et le 55^e conte). Oisille s'indigne contre ces mauvais serviteurs de Dieu: "... on les devroit brusler tout en vye" (193). C'est le ton de voix d'une croyante déçue par la méchanceté qu'elle observe quotidiennement chez ceux qu'elle aimerait respecter. En chœur, les devisants condamnent le Cordelier lascif. Fini le ton de plaisanterie ou de burlesque: Oisille déclame sur un ton convaincu et passionné. C'est la leçon du catéchisme.

Le trente-deuxième conte met en relief une situation bizarre observée par un nommé Bernage, envoyé du roi Charles. Pendant un voyage en Allemagne, Bernage est reçu dans un château où le seigneur punit son épouse adultère en l'obligeant à boire dans une coupe qui n'est autre que le crâne de l'ancien amant assassiné. Bernage est très impressionné par la sévérité du châtement et par l'obéissance totale de l'épouse pénitente. L'envoyé du roi conseille au seigneur allemand de pardonner à son épouse, ce que celui-ci fera après quelques années.

Selon Oisille, le péché de cette dame est assez commun. Pour l'éviter, il faut que toutes les femmes mettent leur confiance en Dieu. Elles ne doivent jamais croire qu'elles pourront demeurer chastes sans l'aide divine. Le proverbe cité, "Ce que Dieu garde est bien gardé," met l'accent sur sa conviction personnelle que chaque vertu, chaque bonne action, est le résultat de la grâce de Dieu et non la conséquence d'un effort individuel.

Un méchant Cordelier nommé DeValé tente de séduire la femme du juge du tribunal du comté. Celle-ci le rejette avec succès et il doit s'enfuir. Le Cordelier fait une deuxième tentative de viol et prend par force la fille d'une dame chez laquelle il s'est réfugié. Il doit s'enfuir de nouveau et échappe à la justice.

Ce quarante-sixième conte, malgré ses quelques aspects comiques, est essentiellement pessimiste. Oisille fait la critique des crédules, de ceux qui ont une confiance aveugle dans les prêtres. Selon Oisille, il est plus sage de mettre toute sa confiance en Dieu seul:

Toutefoie, dist Oisille, l'on doit soupçonner le mal qui est à éviter, ... car il vault mieux soupçonner le mal qui n'est point, que de tumber, par sottement croire, en icilly qui est." (331)

Voilà que, grâce à cette approche, une différente valeur est donnée au scepticisme et à l'incrédulité qui deviennent des vertus, alors que la naïveté et la crédulité représentent des vices à éviter. Marguerite de Navarre introduit cette vue pessimiste du monde pour bien montrer qu'elle est le résultat de

la trahison, du mensonge et du mal qui ont été observés par l'auteur. Ce mal est donc un mal moral, l'effet direct du péché humain car, selon Tetel:

If Marguerite sees chiefly darkness about her, it is because she considers man ugly, as she is able to observe him; she equates darkness with this moral ugliness.⁵

Dans l'univers d'Oisille, le croyant doit lutter contre la laideur morale, contre le péché dans toutes ses manifestations. Cette lutte est non seulement le devoir du croyant, c'est le moyen de son salut.

Le prochain conte d'Oisille, le cinquante-et-unième du recueil, seconde le quarante-sixième, discuté ci-dessus. Avant même d'aborder le conte, Oisille en énonce la morale:

l'intention de mon histoire ne sortira point hors de la doctrine de la Sainte Escripiture, où il est dict: "Ne vous confiez point aux princes, ni aux filz des hommes, auxquels n'est nostre salut. (328-29)

Dans ce conte, le duc d'Urbin cherche à se venger d'une jeune demoiselle qui lui a désobéi. La demoiselle se réfugie dans un monastère où elle est à l'abri de la colère du duc. La duchesse, cependant, l'assure qu'elle n'est en aucun danger et qu'elle peut rentrer. La jeune fille fait confiance à la parole de la duchesse et rentre pour être pendue sur-le-champ selon les ordres du duc.

Oisille ne se contente pas de lancer des avertissements contre la crédulité, elle signale dans le même conte les excès du pouvoir. Malgré son haut rang, le duc d'Urbin n'est pas digne de foi et il abuse de son influence. La méchanceté de cet homme est absolue, et Oisille souligne le péril que peuvent courir ceux qui lui font confiance; car "les effectz de la malice quant elle est jointe à la puissance" (331) sont très dangereux.

Oisille, assurément de la plus haute noblesse, n'hésite pas de souligner la perfidie du soi-disant "noble." Dieu seul mérite la confiance humaine (voir le 46^e conte). Dieu seul mérite le nom de "noble."

Le soixante-dixième conte est une histoire vicieuse et sanglante, remplie de stratégies et de mensonges répandus sur quelques vingt pages. La duchesse de Bourgogne aime un gentilhomme qui à son tour en aime une autre. Il a cependant juré à cette dame de ne jamais dévoiler leur amour à qui que soit. La duchesse, mue par la jalousie et grâce à une série inépuisable de mensonges et de subterfuges malhonnêtes, réussit à obtenir du gentilhomme qu'il lui révèle le nom de sa bien-aimée. Lorsque celle-ci découvre que son amour n'est plus secret, elle meurt de chagrin. Le jeune gentilhomme découvre le corps de son amie et se suicide. En plus, le duc de Bourgogne, ayant menacé la duchesse de la mort si elle révèle le nom de la dame, tue la duchesse.

Oisille répète la leçon de base de la plupart de ses contes: il ne faut, en fin de compte, faire confiance qu'à Dieu. Sans exception, l'affection humaine, forme imparfaite de l'amour divin, laisse beaucoup à désirer. Elle fait la leçon aux dames dans le pré lorsqu'elle constate: "vous devez tirer exemple de cely, pour vous garder de mettre vostre affection aux hommes" (418). Propos que Oisille souligne en insistant encore: "d'autant que nostre cueur est affectionné à quelque chose terrienne, d'autant s'esloigne-il de l'affection celeste" (418).

Nous voyons bien que dans le cadre des croyances spirituelles d'Oisille, toutes les émotions humaines qui n'ont pas l'amour de Dieu comme point central sont vouées à l'échec. Cette dame "de longue experience" a vécu à la cour; elle a goûté à toutes les expériences mondaines; elle a vu beaucoup de choses pendant sa longue vie. Oisille est convaincue que seul l'amour de Dieu, fondé sur la confiance totale en sa bonté et en sa grâce, peut offrir à l'âme du chrétien l'assurance de permanence et de vérité. L'inconstance humaine ne blesse ni ne surprend plus Oisille car elle sait que "qui congnoist Dieu veoit toutes choses belles en luy et sans luy tout laid" (8). Oisille possède l'âme d'une contemplative.

Marguerite de Navarre, par la bouche d'Oisille, se laisse aller à l'enseignement didactique et souvent dogmatique. Elle prêche, exhorte, corrige et encourage les devisants et surtout le lecteur. Par voies souvent sanglantes et brutales, quelques fois comiques et légères, elle mène chaque conte à une morale sans compromis ni équivoque.

Parlamente est le deuxième de nos personnages qui illustrent la fonction

didactique de L'Heptaméron. Le Prologue est riche en renseignements sur Parlamente. Elle est souvent d'accord avec Oisille, surtout en ce qui concerne la piété et la religion. Parlamente est la première des devisants à s'adresser au problème qui les concerne tous: comment vont-ils se distraire pendant la construction du pont? Parlamente, "laquelle n'estoit jamais oisive ne melencolique" (6), s'adresse à Oisille et lui demande de leur suggérer

quelque passetemps pour adoucir l'ennuy que nous porterons durant notre longue demeure; car, si nous n'avons quelque occupation plaisante et vertueuse, nous sommes en dangier de demeurer malades. (6-7)

Selon Parlamente, il faut que cette occupation soit à la fois vertueuse et agréable; l'un sans l'autre ne suffit pas. C'est Parlamente qui mentionne le Décameron,⁴ c'est encore elle qui insiste sur l'unique stipulation des contes de L'Heptaméron: "nulle nouvelle qui ne soit véritable histoire" (9).

Le premier conte de Parlamente est le dixième du recueil; c'est aussi le plus long à quelques vingt-huit pages. C'est plutôt une nouvelle avec intrigues multiples. Le dixième conte contient assez d'honneur et de jalousie, d'armes et de guerres, de vertu et de déshonneur pour peupler tout un roman.

Amadour, gentilhomme du roi d'Aragon, est amoureux de Floride, la fille de la comtesse d'Arande. Après de longues années de dévouement en silence, Amadour ouvre son cœur à Floride et lui demande d'être son serviteur. Fidèle à son mari et très chaste, Floride lui refuse cette faveur. Amadour insiste et tente de l'avoir par force, mais Floride se défend courageusement et Amadour est à jamais banni de la maison. Le jeune homme meurt enfin en Espagne en luttant contre les Maures, et la jeune dame, devenue veuve, se fait religieuse.

Tout au long du dixième conte, Parlamente insiste sur la vertu et la chasteté de Floride. Chaque action est menée par ces vertus. Au début, Amadour est aussi plein d'honneur et de vertu, mais il est aveuglé par sa passion pour Floride. La résistance héroïque de Floride est à émuler "en prenant exemple de la vertu de Floride" (83). Oisille appuie la leçon de Parlamente et loue la chasteté de Floride qui a su lutter contre son cœur pendant tant d'années.

Floride, en se retirant dans un couvent, est arrivée à la conviction et à la certitude qu'il n'y a qu'un seul amour parfait, et que c'est l'amour divin. Elle a aimé Amadour, mais celui-ci l'a déçue. En lui faisant ses adieux, elle lui rappelle ses désillusions:

Et n'ayez pas paour que j'en sceusse aymer d'autre, car, puisque je n'ay trouvé au cueur que je sçavois le plus vertueux du monde le bien que je desirois, je ne croiray point qu'il soit en nul homme. (80-81)

Dans le prochain conte de Parlamente, le treizième, un capitaine de galère, amoureux d'une dame dévote, accepte de la conduire avec son mari en pèlerinage à Jerusalem. Il compose un poème d'amour qu'il offre à la dame, ainsi qu'un bel anneau. La dame envoie la lettre et l'anneau à l'épouse du capitaine, faisant semblant qu'ils sont adressés à celle-ci. Le capitaine est tué pendant une bataille contre les infidèles, et sa veuve, consolée par la lettre et l'anneau, continue à croire fermement à l'amour de son mari décédé.

Dans ce conte, Parlamente fait confiance aux bonnes actions: "faire le bien" porte bonheur, sinon dans cette vie, au moins dans l'autre. Elle approuve la conduite de cette dame et suggère que son auditoire en fasse de même:

Il me semble, mes dames, que celles à qui l'on présente de telles choses, de devroient desirer en faire oeuvre qui vint à aussy bonne fin que feyt ceste bonne dame, car elles trouveroient que les bienfaictz sont les joyes des bien faisans. (108)

Selon Parlamente, l'action charitable et morale de la dame à l'égard de la femme du capitaine est non seulement louable en soi mais rapportera bonheur et grâces en ce monde.

Pendant la discussion qui accompagne ce conte, Ennasuite s'efforce de désavouer la leçon offerte par Parlamente. Cette tentative est cependant vite contenue par Geburon:

Vrayment, ce dist Ennasuite, elle le povoit bien garder, puisque personne n'en sçavoit rien.--Comment? ce dist

Geburon: toutes choses à ceulx qui ayment sont-elles licites, mais que l'on n'en sache rien? (108)

Le Dieu de Marguerite de Navarre surveille les motifs du comportement humain; il punira ou récompensera l'individu selon la conduite de celui-ci et non selon les choses observées par les autres humains. Oisille est d'accord avec Geburon et elle loue la vertu de la dame, car "Dieu peult juger le cueur" (109).

Dans le vingt-et-unième conte, Rolandine, âgée déjà de trente ans et vivant à la cour, est délaissée par son père avare qui ne veut pas payer de dot, et par la reine qui ne l'aime pas. Rolandine tombe amoureuse d'un gentilhomme bâtard, défavorisé et pauvre mais qui possède un esprit noble. Ils font un voeu solennel devant l'autel de se marier un jour. La reine leur interdit de se fréquenter et, après plusieurs années de rencontres à la dérobée et de lettres cachées, le gentilhomme doit s'enfuir pour échapper à la colère royale. Rolandine est emprisonnée dans un château par son père. Le gentilhomme, réfugié en Allemagne, s'avère infidèle, et Rolandine se reconcilie avec son père et épouse un jeune homme honorable.

Parlamente loue la constance de Rolandine et celle de toutes les femmes dans ce conte. Malgré toutes sortes de menaces sévères, de privations douloureuses et même d'incarcération, Rolandine reste fidèle à son ami. C'est le gentilhomme qui s'est en fin de compte révélé infidèle. Parlamente approuve pleinement Rolandine et censure la conduite du jeune homme, suggérant que cet homme n'est peut-être pas l'exception à la règle:

Or, mes dames, je vous prie que les hommes, qui nous veulent peindre tant inconstantes, viennent maintenant icy et me monstrent l'exemple d'un aussy bon mari, que ceste-cy fut bonne femme, et d'une telle foy et perseverance. (174)

La leçon de Parlamente est en effet une arme à deux tranchants: la fidélité est certes une vertu louable et importante, mais l'inconstance quotidienne des hommes demande à être dénoncée, et Parlamente ne s'en prive pas. Quand Parlamente fait la leçon, elle la fait avec confiance. L'univers de Parlamente se divise en deux catégories nettes: le bien et le mal coexistent mais ne sont guère compatibles. Cette dichotomie se prolonge jusqu'aux humains. Selon la philosophie de Parlamente, les hommes ne cherchent que leur plaisir, et les femmes ne cherchent qu'à garder leur honneur.

Le quarantième conte est probablement la suite du vingt-et-unième. La tante de Rolandine demeure dans la maison de son frère, le père de Rolandine. Cette dame aime un gentilhomme de rang inférieur et l'épouse clandestinement. Le père de Rolandine les surprend ensemble et, croyant le pire, assassine son beau-frère. La dame, maintenant veuve, se retire du monde.

Ce conte provoque une discussion qui touche sur quelques règles de conduite mais surtout sur la sainteté du mariage. Parlamente n'encourage pas les jeunes amoureux rebelles et semble avertir les imprudents que cette conduite est inacceptable et mène au désastre:

Je prie à Dieu, mesdames, que cest exemple vous soit si profitable, que nul de vous ayt envye de soy marier, pour son plaisir, sans le consentement de ceulx à qui on doit porter obeissance. (277)

Oisille seconde Parlamente encore une fois, faisant une comparaison entre les lois de Dieu et l'autorité parentale. Il n'est pas acceptable, selon le code personnel de ces deux dames nobles, de choisir soi-même son conjoint; il faut se soumettre au choix des parents. Parlamente surtout semble éprouver des sentiments sévères à l'égard d'amoureux rebelles.

Parlamente est très réprobatrice dans ce conte, peut-être à cause des circonstances de la vie privée de Marguerite de Navarre.⁵ Par ce ton exigeant et presque dur, Parlamente rappelle aux devisants que le mariage

est un estat de si longue durée, qu'il ne doit estre commencé legierement ne sans l'opinion de noz meilleurs amys et parens. Encores ne le peult-on si bien faire, qu'il n'y ayt pour le moins autant de peyne que de plaisir. (277)

Parlamente révèle ici son scepticisme et même son cynisme envers l'état du mariage, y compris le mariage légitime et sacramental. Puisqu'il est si difficile de vivre heureusement dans le mariage, les jeunes doivent au moins se soumettre aux sages conseils de leurs aînés. Sinon, ils ont peu de chances de

réussir dans la vie conjugale, vie qui contient autant de jours malheureux que de jours heureux.

Dans le prochain conte raconté par Parlamente, un jeune prince aime une bourgeoise nommée Françoisse. Il la poursuit avidement mais elle le refuse, consciente de son honneur comme de son rang inférieur. Le prince tente toutes sortes de stratégies, mais la jeune bourgeoise le repousse fermement. Le prince comprend enfin qu'elle a raison, et il lui permet d'épouser un homme de son rang qui lui plaît.

La jeune bourgeoise de ce conte est l'opposée de la dame du conte précédent. Consciente de son rang social, Françoisse est le modèle même de la maîtrise de soi, d'un sang-froid à la fois pragmatique et pratique. Cette jeune femme est parfaitement consciente du fait qu'elle n'obtiendra rien en cédant au prince, sauf la perte de son honneur.

Parlamente semble encore vouloir souligner cette règle de conduite au profit des devisants rassemblés dans le pré lorsqu'elle dit:

Je vous prie que, à son exemple, nous demorions victorieuses de nous-mêmes, car c'est la plus louable victoire que nous puissions avoir. (294)

La maîtrise de soi, surtout en ce qui concerne la chasteté et l'honneur, est une vertu importante chez Parlamente.

Dans le cinquante-septième conte, un seigneur anglais, amoureux d'une jeune dame depuis sept ans, n'a rien pu obtenir d'elle sauf un gant. Il a donc orné ce gant de diamants et d'autres pierres précieuses, et il le porte toujours près de son cœur. Le seigneur de Montmorency, qui a raconté cette histoire à la cour de France, a trouvé ce comportement ridicule et s'est bien moqué de ce seigneur anglais trop timide.

Parlamente, dans ses autres contes, cherche à étoffer son hypothèse selon laquelle les femmes ne peuvent faire confiance à la fidélité masculine. Ce conte est l'exemple qui prouve la règle. Le seigneur anglais représente une minuscule minorité, car "si tous les humains du monde estoient de telle honnêteté, les dames se y pourroient bien fyer, quand il ne leur en cousteroit que le gant" (355). Parlamente proteste contre les gentilhommes qui exigent trop de leurs dames. Si le seigneur anglais se contente d'un gant, ce n'est pas Parlamente qui va protester qu'il n'en demande pas assez.

Pendant la discussion de ce conte, Oisille ajoute une petite remarque qui rappelle ses conclusions déjà formulées, surtout celles du quarante-sixième et du cinquante-et-unième contes. Comme avant, Oisille conseille à tout de ne faire confiance qu'à Dieu et qu'en sa parole car "moins ne ajouster foy à celles des hommes" (356). Oisille est de nouveau déçue de la conduite des hommes et elle se méfie d'eux.

Une demoiselle de Valence, dans le soixante-quatrième conte, est aimée "parfaitement" par un gentilhomme qui veut l'épouser. La demoiselle cependant le refuse: soit qu'elle pense trouver mieux ailleurs, soit qu'elle veuille le mettre à l'épreuve. Le gentilhomme déçu s'en va se faire Cordelier. La demoiselle, regrettant sa faute, lui écrit un poème d'amour dont il ne tient pas compte. Elle va enfin le voir au monastère pour le séduire. Il la refuse fermement. Consciente qu'elle a, par sa propre faute, perdu un parfait amant, elle rentre chez elle sans plus d'espoir.

Parlamente ne sympathise guère avec cette demoiselle frivole. Elle n'éprouve ni pitié ni affinité. C'est, comme nous dit La Garanderie, "un esprit critique éclairé, jamais acerbe, toujours objectif."⁶ Elle est un peu agressive envers cette demoiselle frivole: "Vous voyez, mes dames, quelle vengeance le gentilhomme fait à sa rude amy, qui, en le pensant experimenter, le desespera, de sortes que, quand elle le voulut, elle ne le peut recouvrir" (387).

Dans le premier conte de la dernière journée, le soixante-et-onzième, la femme d'un sellier nommé Brimbaudier est malade et semble être sur le seuil de la mort. Le mari désolé simule un beau deuil, pleurant au chevet de son épouse presque comateuse. En même temps, il cherche à se consoler avec la chambrière. L'épouse agonisante se rend compte du comportement de son mari, s'empporte de colère et est miraculeusement guérie sur-le-champ.

Ce petit conte est la seule farce racontée par Parlamente. Elle attire l'attention de son auditoire sur l'inconstance des hommes, mais elle utilise un

conte comique, méthode qu'en général elle évite. Le ton ironique adoucit un peu l'accusation qui est néanmoins claire: il ne faut jamais faire confiance aux hommes. Le sellier n'aurait pas longtemps porté le deuil car "vous voyez, mes dames, l'ypocrisie des hommes: Comme pour un peu de consolation ilz oblyent le regret de leur femmes" (423).

Parlamente est en effet l'appui d'Oisille et le deuxième porte-parole de Marguerite de Navarre. Elle soupçonne les hommes, doute de leurs intentions. Les dames dans les contes de Parlamente sont chastes et pleines d'honneur comme dans ceux d'Oisille, mais elles peuvent aussi être malignes et quelquefois peu sages. Parlamente possède une attitude critique faite d'incrédulité et du refus de toutes illusions. C'est une jeune Oisille avertie.

Notes

1. Marguerite de Navarre, L'Heptaméron, ed. Michel François (Paris: Garnier, 1967), "Prologue," p. 2. Les renvois à cette édition seront indiqués dans le texte.
2. Pierre Jourda, Marguerite d'Angoulême, duchesse d'Alençon, reine de Navarre (Paris: Champion, 1930). Sur Louise de Savoie, voir surtout II, pp. 761-66.
3. Marcel Tetel, Marguerite de Navarre's Heptaméron: Themes, Language and Structure (Durham: Duke University Press, 1973), p. 103.
4. "Notes et Variantes," p. 449, no. 40.
5. Nicole Toussaint du Wast, Marguerite de Navarre: La Perle des Valois (Paris: Max Fourny, 1976), pp. 12-14.
6. Marie-Madeleine de La Garanderie, Le Dialogue des romanciers: Une Nouvelle Lecture de L'Heptaméron (Paris: Minard, 1977), p. 49.

A.M.T.